

Myriam Houssay-Holzschuch, Pascale Nédélec, Julie Hernandez, Agathe Maupin et Marion Tillous
31 mai 2009

Géographies sur tapis vert : l'AAG 2009 à Las Vegas

- Myriam Houssay-Holzschuch est Maître de conférences à l'Université de Lyon, Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines et membre de l'UMR 5600 "Environnement, ville, société"
- Pascale Nédélec est élève à l'Ecole normale supérieure Lettres et Sciences humaines
- Julie Hernandez est allocataire monitrice à l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense, membre du laboratoire GECKO (Géographie Comparée des Nords et des Suds)
- Agathe Maupin est doctorante à l'Université Bordeaux 3 et membre de l'UMR ADES-DYMSET
- Marion Tillous est Doctorante à l'Université Paris 1 et membre du CRIA / UMR Géographie-cités.



Photo 1 : le Riviera, hôtel de la conférence

« Il y avait de la lumière, c'était climatisé, on est entrées »

Vanishing Point : Plongée d'une géographe au cœur de son aire culturelle

Marion Tillous

Le hasard a voulu que mon premier séjour aux Etats-Unis ait lieu au beau milieu d'un semestre consacré, notamment, à l'enseignement à un groupe de L2 de ce que recouvre la notion d'aire économique et culturelle. Sur le papier, tout était parfait : armée de mon Lévy &

Lussault, je leur appris qu'une aire culturelle pouvait être définie comme l'aire de diffusion de techniques et de pratiques (artistiques, linguistiques, religieuses, etc.) et que cette notion permettait de découper le monde en entités géographiques bien définies, avec leurs centres et leurs périphéries. Il était aisé de décliner les exemples : l'aire culturelle russe, chinoise, indienne, turque, etc. Mais les choses se compliquent quand il s'agit de se demander à quelle aire culturelle on appartient soi-même. Tant qu'on reste immobile (sauf à changer radicalement d'aire culturelle) la question ne se pose pas. On a l'impression d'être en France au c ur du monde, là où toutes les cultures se rejoignent et se mêlent, où il est possible de manger un Thiébou Diène après avoir assisté à la projection d'un film d'Abbas Kiarostami, et avant de rentrer chez soi lire des essais d'Arundhati Roy ou, si la fatigue se fait sentir, commencer une nouvelle série de mangas.

Mais dès qu'on bouge... au début c'est assez déroutant, on se demande comment « les Américains » font pour coller aussi bien aux clichés qu'on a sur eux. L'idée générale (une publicité pour des billets à destination de l'Allemagne s'en fait d'ailleurs en ce moment l'écho sur les murs du métro parisien) est que les voyages bousculent le voyageur dans ses idées reçues sur le pays hôte et le conduisent à les dépasser. Mes premiers pas sur le sol étatsunien auraient plutôt eu tendance à me conforter dans mes préjugés. L'obsession sécuritaire n'est pas un mythe, des petits panneaux indiquent à l'entrée des résidences que les voisins se sont constitués en patrouilles pour dénoncer tout comportement suspicieux, les journaux locaux (y compris ceux des étudiants du campus voisin) recensent les actions réalisées par la police et le profil (dont la « race ») des personnes recherchées, et des affiches municipales vous invitent à chaque arrêt de bus à vous surveiller mutuellement et à ne pas utiliser d'armes à feu (parce que « ce n'est pas un jeu »), etc. La religion a une forte emprise sur le quotidien et, ce qui est très lisible à Las Vegas « où Dieu détourne les yeux de ce que vous faites », conduit à une grande dualité. Dans mon hôtel, une personne sur deux était en surpoids, y compris les jeunes enfants. Dans la rue, les grosses voitures sont légion et mes pieds se souviennent encore de la raison pour laquelle les Etatsuniens sont si attachés à leur voiture (j'ai cru pouvoir me rendre à pied sur le campus qui n'était situé « qu'à trois pâtés de maison » sur mon plan...).



Photo 2 : Panneau d'accueil à l'entrée d'une résidence

Puis, on se rend compte peu à peu que si les Etats-Unis sont si proches des idées qu'on se fait d'eux, c'est parce qu'on les connaît intimement bien. Nourrie depuis mon plus jeune âge par les formes culturelles artistiques ou techniques d'origine étatsuniennes, je les ai intégrées comme des données et elles m'ont construite, elles ont forgé mon identité. Sur la route pour aller au Grand Canyon, droite, parfois séparée en son centre par une large bande de lande, et ponctuée de caravanes, je me sentais « chez moi ». J'étais désappointée de constater qu'il m'est rarement arrivé de reconnaître un lieu avec une telle évidence que lorsque je suis entrée pour la première fois dans un drive-in (« drive-thru ») ou lorsque je suis passée devant un vieux motel « crappy » : de *Speed Queen* [O'Nan] à la *Music of Chance* [Auster], tous ces lieux de l'errance ont bâti mon imaginaire et, je pense, celui de très nombreux français.



Photo 3 : on the road again



Photo 4 : l'une des 267 photos prises entre mon entrée dans l'espace aérien nord-américain et mon atterrissage à Las Vegas

Entre reconnaissance d'une identité commune et choc culturel, difficile de croire encore à l'homogénéité d'une aire culturelle mais impossible de nier son existence. Difficile aussi de dire si, en me rendant aux Etats-Unis, je suis partie aux marges de mon aire culturelle ou si j'ai touché à l'un de ses centres nerveux. J'ai en tout cas compris pourquoi la recherche géographique étatsunienne accorde une telle place aux questions de mobilité, d'obésité et (cf. photos ci-dessous) de genre ; des thématiques qui (est-ce un hasard ?) sont de plus en plus importantes en France.



Photo 5 : une manifestation de l'aire « culturelle » située à l'entrée du Riviera



Photo 6 : Une certaine vision des relations hommes-femmes

L'AAG sans parano

Myriam Houssay-Holzschuch, Agathe Maupin

La [conférence annuelle de l'AAG](#) est, pour aller au plus simple, la plus importante des conférences de géographie. Par sa taille d'abord : même avec la crise financière réduisant les ressources des universités américaines, même avec le refus d'un certain nombre de géographes américains de venir à *Sin City* - le péché y étant moins les « vices » pratiqués qu'urbain et écologique, [il y avait encore plus de 6500 participants et jusqu'à 59 sessions en parallèle](#).

Dans une ville célèbre pour sa verticalité, où les hôtels y rivalisent de taille, de hauteur, de faste et d'ampleur, le site choisi pour l'AAG était pour le moins déconcertant. Divisée en deux espaces distincts, l'hôtel Riviera et le centre de Convention de Las Vegas, ce dernier étant aussi marginal que possible (comprendre à une certaine distance du *Strip*), la conférence a eu des difficultés à gérer cette dualité. Des solutions surprenantes, comme la mise à disposition d'un voiturier, normalement responsable des transports des personnes égarées sur les parkings, pour aller d'un site à l'autre, illustrent la difficulté de se déplacer d'un lieu de savoir géographique à un autre. La dignité de certains géographes a été bien mise à mal dans cet ersatz de train touristique pour géographes, et certains lui ont préféré la marche à pieds, à défaut d'un éclairage sur la géographie américaine, ils auront été quittes pour rentrer avec quelques ampoules. L'hôtel Riviera a ainsi largement centralisé les interventions les plus fréquentées, faisant du centre de Convention, plus excentré, une nette périphérie, où les salles étaient bien plus désertées que le Nevada. Une certaine inégalité s'est donc dessinée assez rapidement entre les deux sites choisis par l'AAG à Las Vegas.

L'AAG est donc une très grande messe, une überconférence [1] selon le mot du géographe radical Lawrence Berg. L'ampleur de la rencontre pourrait apparaître intimidante, une sorte d'usine à géographes, où se croisent des anonymes. C'est finalement tout le contraire : aller à

la conférence de l'AAG, ce pourrait être instrumentaliser l'hégémonie américaine : les USA sont la première puissance mondiale, les universités américaines sont les premières des classements mondiaux, la géographie américaine très influente (un singulier trompeur, cf. infra) au sein de géographies mondiales de plus en plus anglophones. Mais justement : tout cela est attractif, donc c'est le monde de la géographie qui se retrouve à la conférence de l'AAG. Où rencontrer une géographe sud-africaine, canadienne, un Britannique, mais aussi un Flamand, pas beaucoup de Français, un Indien, un Coréen, un Chinois (la présence asiatique y est frappante), si ce n'est là, en un seul billet d'avion ? Le *globish* géographique - et non l'anglais - y est finalement la langue la plus parlée. Les discussions, le face-à-face, le *networking* et les échanges de cartes de visite sont permanents : loin de se fondre dans une masse anonyme, le géographe esseulé se retrouve rapidement à discuter après les sessions, dans la queue pour le café ou le déjeuner. La conférence de l'AAG est donc un lieu de rencontre international, présentant tous les domaines de la géographie humaine comme physique et la recherche en train de s'y faire. C'est aussi un lieu d'apprentissage du monde académique anglophone et de ses stratégies, particulièrement précieux pour des doctorants ou les outsiders qu'y sont les géographes français : tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la géographie américaine en une semaine... L'expérience est intense et très stimulante grâce à la variété des formats d'intervention (conférence plénière, *paper sessions* en petit comité de spécialistes, *short paper sessions*, tables rondes, *poster sessions*, *Author meets critics*, conférence d'un grand auteur sponsorisée par une revue ou un courant, rencontre avec les éditeurs d'une grande revue dispensant leurs conseils pour y être publié, etc.), au mélange des stars internationales de la géographie et des *graduate students*, et évidemment à l'art très géographique (il y a des invariants disciplinaires au delà des frontières) de mêler le scientifique et le convivial : chaque département de géographie et courant constitué organise sa party, *free drinks and food* !

Redistribuer les cartes

Julie Hernandez

Imaginez un gigantesque laboratoire concentrant la recherche en géographie d'ordinaire atomisée derrière les portes des bureaux universitaires, les longues journées en bibliothèque, et des kilomètres de terrain et d'enquête. Un laboratoire sans emails perdus, sans emploi du temps incompatible et sans conversation scientifique éparpillée sur deux ans d'articles relus, corrigés, renvoyés, publiés, repris, remaniés, (périmés ?).

Malgré son format pachydermique, l'AAG fonctionne de fait comme un catalyseur des travaux en cours. Que ce soit lors des *paper sessions*, des panels ou des *posters presentations*, les participants soumettent le plus souvent au public un brouillon structuré de leur prochaine publication. La convention attire bien sûr quelques tire-au-flanc spécialistes de la rédaction recyclage de communication dans le taxi, mais l'occasion d'obtenir une première *peer review* immédiate et de qualité est trop belle pour que la plupart des présentations ne soient pas des ballons d'essai de productions à venir.

Les communications reprennent d'ailleurs fréquemment l'organisation canonique des articles académiques anglo-saxons : présentation du sujet et de la problématique, méthodologie, résultats (*findings*), et éventuellement discussion. N'y manque que l'incontournable, mais parfois indigeste, analyse de la littérature existante (*literature review*), ce qui permet à la fois de rendre la présentation accessible aux novices sur le sujet et d'alimenter la conversation pour les spécialistes.

Car au-delà de la nécessaire clarification de ses idées dont bénéficie tout auteur contraint de la présenter oralement à un public de « non-nécessairement-spécialistes », le véritable bénéfice de ces sessions réside dans les échanges qui suivent. Les anglo-saxons, et les Américains en particulier, ont été encouragés et éduqués depuis l'école primaire à commenter et poser des questions. Ces dernières sont toujours articulées de manière constructive : ne pas débiter son commentaire par « Thank you for this really interesting presentation » est généralement considéré comme le comble de la grossièreté, mais surtout les commentaires reprennent systématiquement un point abordé dans la communication, y introduisent un (contre-) exemple ou une référence bibliographique et se terminent par un point d'interrogation (!!). Ainsi que l'intervenant soit un géographe curieux qui vous oblige à préciser votre argumentation, ou un relecteur attiré de la prochaine revue à laquelle vous soumettrez un article, votre propre pensée a de fortes chances d'avoir progressé de vingt semaines en vingt minutes.

Bien moins grand messe que vaste terrain de jeux intellectuels, l'AAG permet de plus aux chercheurs esseulés dans les recoins les plus farfelus de la géographie (*c.f.* cette mémorable session sur les géographies du kitsch ou encore le *Stand-Alone Geographers Affinity Group Business Meeting*) de découvrir qu'ils ne sont peut-être pas si seuls, ni si farfelus. Le regretté Denis Cosgrove promena un temps ses réflexions sur les cartes de l'Italie du 16ème dans les couloirs de l'AAG. Ses travaux fondateurs de la New Cultural Geography ont conduit plus de 200 personnes dans une salle de l'AAG 2009 pour écouter les derniers vagabondages intellectuels de Peter Jackson sur les « Moral economies of food and geographies of responsibility ». La *Cultural Geography* quant à elle s'est vue attribuer six sessions et deux « affinity group business meeting », ces groupes de discussion autour des concepts clés de la recherche actuelle (durabilité, justice spatiale, mondialisation). Pour le spécialiste intéressé par les avancées théoriques récentes ou le jeune chercheur point trop sûr de son usage de telle ou telle notion dans ses travaux, ces échanges sont particulièrement éclairants et stimulants. La référence mille fois citée est là en chair et en os et ses explications sont à portée de café.

Welcome to fabulous Las Vegas, d'accord mais pourquoi ce choix surprenant au premier abord ?

Pascale Nédélec, Agathe Maupin

La ville n'est pas prise au sérieux, comme si elle n'était pas digne d'intérêt scientifique. Le directeur exécutif de l'AAG, Douglas Richardson, dans son allocution de bienvenue qui inaugurerait officiellement l'ouverture de la convention, a même ressenti le besoin de justifier, peut-être d'excuser le choix de Las Vegas comme ville d'accueil. Semblant être concernés par les « risques » encourus par de nobles géographes dans la bassesse de Vegas, il pose la question : « comment éviter l'effet corrosif de Las Vegas ? ». Et de rajouter un peu plus tard : « nous ne pouvons pas ignorer l'aire métropolitaine qui connaît la croissance la plus rapide des Etats-Unis juste parce c'est Vegas ». En effet, le choix de l'AAG, même si apparemment non compris par de nombreux géographes, est plus que justifié. Quoi de plus approprié que de tenir une conférence de géographie dans une ville qui pourrait incarner l'avenir des villes américaines ? Les géographes ont été ainsi mis directement face à face avec leur objet, pendant une semaine de terrain non interrompu : tout ce qu'on voit, tout ce qui interpelle à Vegas sont des objets géographiques par excellence.



Photo 7 : Glamour...



Photo 8 : ... vs un peu moins glamour !

Un rapide historique souligne l'originalité de Las Vegas. En moins d'un siècle, cette ville est passée d'un avant-poste mormon perdu dans le désert de Mojave à un complexe touristique de renommée internationale. La légalisation du jeu dans l'Etat du Nevada en 1931 a changé à jamais son destin. Cette loi, associée à la popularité grandissante de l'automobile, un foncier

et de l'électricité peu chers, et un attrait croissant pour le jeu, ont conduit aux hôtels mirifiques et aux opulentes stations touristiques (*resorts*), regroupés sur les Champs-Élysées de Vegas, le *Strip* ; et qui sont devenus l'image de marque de Las Vegas, et qui ont fait d'elle une icône des loisirs à travers le monde entier.



Photo 9 : Fausse lagune du Venetian



Photo 10 : Intérieur du Caesar's Palace

Dans cette ville, qui surgit telle une oasis au détour du barrage Hoover, le désert, qui devrait être omniprésent, n'est sans doute illustré que par les dunes et le dromadaire emblématiques de l'hôtel Sahara. Tout est fait pour que le visiteur et l'habitant oublie où ils se situent, c'est-à-dire sous un climat aride. Les hôtels les plus en vogue rivalisent à coup d'eau, avec les fontaines et leurs spectacles au Bellagio, les cascades du Wynn, et surtout la fausse lagune

vénitienne de la version américaine de Venise, avec ses propres gondoles (visiblement la chanson qui veut que les gondoles restent à Venise n'a pas connu un franc succès à Las Vegas). Cependant, Las Vegas et ses hôtels n'échappent pas à la règle américaine du fond de culpabilité à visée éducative même en plein cœur du divertissement. De délicats petits présentoirs papiers illustrés par une goutte d'eau rappellent à tout occupant d'une chambre d'hôtel que l'eau est précieuse et qu'il est de bon ton de ne pas la gaspiller, le tout justifié par le privilège de pouvoir séjourner à Las Vegas, qui ne saurait demeurer telle qu'elle est (un lieu de surconsommation) que si chacun fait un effort (ou de la manipulation de la durabilité...). Géographie urbaine bien sûr, mais aussi culturelle, géographie des représentations, et même géographie physique avec la problématique grandissante de la gestion de l'eau et l'essor du développement durable (le panneau solaire est à la mode dans le désert) : tout le monde a pu trouver du grain à moudre à Las Vegas.



Photo 11 : Façade du Bellagio



Photo 12 : Façade du Wynn et Fashion Show Mall

Toutefois, l'intérêt géographique a largement été sous-estimé au profit des idées reçues et mythes qui règnent en maître. Pour certains, Las Vegas, c'est la Babylone moderne, la ville de tous les vices, autour du couple royal jeu légal et prostitution (légale dans la comté d'à côté), et où le mauvais goût règne en maître. Pour d'autres, Las Vegas, c'est l'incarnation de l'idéal américain, de l'American Dream où enfin tout est possible sur un coup de dés, où toute rédemption, quel que soit son crime, est accessible. Ouais... ça sent le cliché tout ça. Et c'est justement le principal problème de Las Vegas : les clichés, les présupposés, les représentations mythifiées et mystificatrices. Las Vegas, comme le reconnaissent à la fois les habitants et de nombreux géographes présents à l'assemblée de l'AGG, n'est pas prise au sérieux. Et c'est un grand tort, parce que lorsqu'on s'éloigne du feu des projecteurs, derrière les paillettes, les néons, et le strass, on découvre des coulisses typiques de n'importe quelle géographie urbaine. Car il ne faut pas oublier les 1,9 millions d'habitants de l'aire urbaine qui vivent dans la capitale économique de l'Etat du Nevada. Alors même que Las Vegas est la ville qui a connu la plus forte croissance démographique des Etats-Unis depuis la 2e Guerre mondiale, rien ne peut être comparé à l'explosion de la population de la ville dans la décennie 1990, avec un taux de croissance moyen de 7 %. Entre 1980 et 2007, la population de l'aire urbaine a quadruplé. Cette augmentation a représenté concrètement l'arrivée de 6 000 nouveaux habitants par mois, et a entraîné un étalement considérable de sa superficie, ce qui c'est traduit par des problèmes économiques, sociaux et politiques des plus conséquents.



Photo 13 : Arrivée à Las Vegas



Photo 14 : Vue du quartier de Henderson

On ne peut donc que féliciter le choix des organisateurs d'avoir cherché à mettre sous les projecteurs, cette fois-ci de la science en marche, la ville de Las Vegas. Toutefois, on ne peut que regretter que la démarche ait rencontré tant de résistances (quoi, le géographe se cantonnerait-il aux sentiers battus ?!). Une façon de remédier à cela serait de développer les analyses et études poussées de la ville, car croyez-le ou pas, il n'existe aucun ouvrage de géographie qui traite de Las Vegas en tant que telle (tout au plus quelques articles éparpillés, voir la bibliographie indicative). Avis aux amateurs...

En conclusion, au menu de Las Vegas, l'AAG nous a servi un échantillon des géographies du monde revisitées à la sauce américaine et agrémentées du caractère très hétéroclite des types

de présentations. Comme un überlaboratoire donc, quelques choses entre les sociétés savantes du 19ème siècle et une auberge espagnole, où l'on ne trouve comme de bien entendu que ce qu'on y apporte : observation méfiante de « la concurrence » et rancunes universitaires, ou projets de collaboration et une machette pour débroussailler les prochaines pistes de la recherche en géographie. Une cour de récréation pour géographes : attrapez vos ordinateurs et vos carnets de terrains, et lancez-vous (« ça a l'air sympa ce que vous faites, je peux jouer avec vous ? »). L'an prochain le bac à cartes sera à Washington, D.C.

Bibliographie indicative :

En français,

- GRAVARI-BARBAS Maria, « La Leçon de Las Vegas : le tourisme dans la ville festive » *Géocarrefour*, vol. 76-2, 2001, pp. 159-165
- VENTURI Robert, BROWN Denise Scott & IZENOUR Steven, *L'enseignement de Las Vegas, ou le symbolisme oubliée la forme architecturale*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1977 [titre original : *Learning From Las Vegas* livre incontournable sur l'architecture « vernaculaire » de Vegas)
- WARDE Ibrahim, « Las Vegas, capitale du "péché" lucratif », *Le Monde diplomatique*, août 2000

En anglais,

- GOTTDIENER Mark, COLLINS Claudia C., DICKENS David R., *Las Vegas, The Social Production of an All-American City*, Oxford, Blackwell, 1999 (livre de sociologie, seul ouvrage dédié entièrement à Vegas)
- O'NAN, Stewart. *The Speed Queen*. Grove Press Books. 2001.

Liens internet :

- Principale municipalité de l'agglomération : [City of Las Vegas](#)
[Las Vegas Convention and Visitors Authority](#) : organisme en partenariat privé-public en charge de la promotion touristique de la ville (notamment intéressant pour les statistiques sur le tourisme)
- [Las Vegas Today and Tomorrow](#) : accent mis sur le Strip (casinos) et les différents projets immobiliers

Tous nos remerciements vont à Paul Arnould (ENS LSH) et à l'UMR 5600 « Environnement, Ville, Société » sans qui nous n'aurions pas pu assister à cette conférence.

[1] <http://www.acme-journal.org/vol8/Berg09.pdf>

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net